

*Guillaume*  
**FAREL**

JASON ZUIDEMA



230, rue Lupien  
Trois-Rivières (Québec)  
Canada G8T 6W4

# Table des matières

Préface .....	9
Introduction .....	11
Chronologie .....	15
<b>1</b> Vivre la réforme (1489-1521) .....	17
<b>2</b> Apprendre à réformer l'Église (1522-1526) .....	33
<b>3</b> Prêcher la réforme (1526-1533) .....	47
<b>4</b> Consolider la réforme (1533-1541) .....	65
<b>5</b> Poursuivre la réforme (1541-1550).....	79
<b>6</b> La réforme à l'étranger et à la maison (1550-1560)..	103
<b>7</b> La réforme jusqu'à la fin (1560-1565) .....	113
<b>8</b> La pensée et l'héritage du réformateur .....	119
Lectures complémentaires .....	133

# Chronologie

- 1489 Naissance à Gap, en France
- 1509 Entrepren des études à Paris
- 1517 Reçoit le titre de « Maître ès arts », et enseigne au Collège du Cardinal-Lemoine
- 1517 (Luther appose ses quatre-vingt-quinze thèses sur les indulgences)
- 1521 Devient prédicateur laïque à Meaux, sous la direction de l'évêque Guillaume Briçonnet
- 1523-1524 Entre en conflit à Bâle [*avec Érasme*] et rédige une brochure intitulée *Le Pater noster et le Credo en françoys*
- 1525 Se rend à Strasbourg
- 1526 Prêche sur le territoire bernois
- 1528 Débat à Berne (janvier) et avant-projet de la liturgie réformée française
- 1529 Publie *Sommaire et brève déclaration*
- 1530 Réforme à Neuchâtel
- 1531 Recrute Pierre Viret
- 1533-1538 Réforme à Genève

GUILLAUME FAREL

- 1534 L'Affaire des Placards, à Paris
- 1536 Recrute Jean Calvin ; débat à Lausanne
- 1538-1565 Fait office de pasteur à Neuchâtel
- 1549 Voyage avec Calvin, à Zurich, pour négocier les accords de Zurich (mai)
- 1558 Épouse Marie Thorel
- 1561-1562 Mission à Gap
- 1565 Décès à Neuchâtel (le 13 septembre)

## Vivre la réforme (1489-1521)

Guillaume Farel est né en 1489, dans la ville de Gap, située dans le Dauphiné, en France. Son grand-père, François, et son père, Antoine, sont des notaires au service de l'Église catholique locale ; ils ont amassé une petite fortune, même s'ils sont essentiellement de souche paysanne. Outre le fait d'être l'employeur du père, l'Église catholique occupe une place prépondérante dans la famille Farel. Anastasie, la mère, semble affectionner tout particulièrement cette Église et ses traditions ; elle compte, dans sa famille proche, un évêque et un prieur dans un institut monastique. Antoine et Anastasie ont sept enfants : François, Gaucher, Claude, Jean-Gabriel, Jean-Jacques, Guillaume et Philippines. Ils seront plusieurs à devenir prêtres. Farel analysera avec concision la relation entre la piété de ses parents et les

enseignements de leur Église, quand il écrira, plus tard :  
« Ma mère et mon père croyaient tout. »

Dans le quart sud-est de la France actuelle, située à un carrefour alpin, la ville de Gap s'érige à près de 745 mètres au-dessus du niveau de la mer. La cité est traversée par la Luye. Fondée à l'origine par les Gaulois, la ville se retrouve, jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, sous domination romaine, puis médiévale ou catholique romaine. Vers la fin du Moyen Âge, la région connaît, durant plusieurs siècles, une plus grande autonomie grâce aux avantages économiques liés à la présence de la papauté à Avignon, au cours du XIV<sup>e</sup> siècle et du début du XV<sup>e</sup> siècle. Vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire peu de temps avant la naissance de Farel, le roi de France oblige les nobles locaux à lui prêter le serment d'allégeance, unissant directement la ville et sa région à la France.

En réalité, le Dauphiné est l'un des nombreux territoires, autrefois indépendants, sur le point d'être intégré comme province subordonnée à la couronne de France. Tout au long de l'époque moderne, les rois de France vont, par divers moyens, mettre ces petits territoires sous leur contrôle, et les incorporer à un ensemble administratif. Cependant, même si les rois ont la ferme volonté de créer un état centralisé à partir de ces provinces, la France demeure, durant cette période, comme une mosaïque composée de différents privilèges locaux et de spécificités historiques.

La région, christianisée depuis au moins le V<sup>e</sup> siècle, a développé une forte hiérarchie catholique. L'évêque de Gap exerce un pouvoir considérable à part entière ; il a le soutien d'un clergé imposant composé de prêtres, de religieux et de religieuses, qui font la promotion de la

doctrine catholique romaine traditionnelle. En fait, Gap pourrait être retenu comme l'exemple typique d'une ville démystifiant l'idée fausse largement répandue que l'Église catholique romaine était très chétive avant la Réforme. Les réformateurs peuvent, certes, faire valoir l'état de « faiblesse » de la théologie catholique, dans le sens où elle ne représentait guère ce qui, selon eux, incarnait la moralité ou la spiritualité authentique. Néanmoins, elle n'était pas « chétive » concernant la fréquentation des églises catholiques ou la pratique des rituels religieux. En vérité, la piété populaire catholique était florissante dans de nombreuses localités, y compris dans ce modeste bourg qui vit naître le jeune Guillaume.

Cela explique le fait que Farel, jeune homme, n'a pas juste « découvert » la religion à l'université, étant donné qu'il a passé toute sa vie dans une atmosphère religieuse rigide. Ce n'est pas nécessairement un environnement religieux positif, même si la plupart des gens semblent se satisfaire des traditions religieuses ayant fait partie de leur culture catholique romaine depuis des générations. Cela est important, car par la suite, l'enseignement réformé de Farel ne sera pas prêché dans un contexte de vide culturel ou religieux, mais en contraste direct avec la culture catholique et la piété, qui ont si profondément imprégné la société française.

Farel ne tardera pas à critiquer la piété de sa jeunesse, mais à l'époque, cette culture catholique fait partie intégrante de son identité. Dans un exposé plus tardif, postérieur à sa conversion, Farel raconte la « première idolâtrie notable » dont il se souvient. Là, il relate son pèlerinage à une montagne située près de la ville de Tallard, où il vit, en

France. À l'époque, il est très impressionné par ce qui lui a été présenté comme étant un morceau de bois de la croix sur laquelle Christ fut crucifié. On prétend également, de façon tout aussi remarquable, que si ce morceau de la vraie croix est déplacé ou dérobé, il retournera miraculeusement à sa place. La croix est donc perçue comme une confirmation physique et directe de la présence de Christ dans cette Église catholique ; elle est, sans nul doute, garante de bénédictions pour la région et ses habitants.

Farel déclare que cette piété est typique de son enfance, et qu'elle constitue également l'arrière-plan qui lui donnera matière à douter, plus tard dans sa vie. La « vraie croix », celle vue à Gap, est faite d'un bois très sombre et rugueux. Or, un autre morceau de la « vraie croix », qu'il verra plus tard à Paris, dans la Sainte-Chapelle, est issu d'un bois léger et lisse. Comment les deux morceaux de bois, sensiblement différents, peuvent-ils provenir de la même « vraie croix » ? Inévitablement, c'est à ce moment-là que la supercherie lui apparaît à la fois évidente et malheureuse pour les pauvres gens qui n'en sauront rien.

Bien qu'affectionnant la piété catholique, il ne reçoit pas nécessairement d'éducation approfondie dans ce domaine ou dans toute autre matière. Sa scolarité consiste essentiellement à apprendre les bases de la lecture, de l'écriture, des mathématiques et de la religion, ce qui est loin d'être suffisant pour envisager des études supérieures. Certains membres de sa famille pensent que son caractère déjà bien trempé, comparable à celui d'un croisé, le prédispose à devenir un grand soldat... Sans doute l'eut-il été. Pourtant, malgré le manque d'éducation, et

grâce à certaines relations de son père, il part pour Paris, avec l'intention d'entreprendre des études supérieures en théologie. Il est en retard par rapport à ses camarades au début de son parcours académique, mais il aura suffisamment d'énergie pour avancer.

N'ayant connu que la vie dans la région essentiellement rurale des environs de Gap, Farel est très impressionné par la taille et la congestion des grandes villes de France. Le jeune étudiant est aussi intimidé par les dimensions phénoménales et la variété des églises. Tant lors de sa traversée de Lyon qu'à Paris, Farel est stupéfait par le nombre d'églises faisant retentir leurs « cloches jour et nuit ». Pourtant, il est déçu de constater que cette présence soutenue de la religion, même à l'université parisienne de renommée mondiale, ne suscite pas nécessairement une profonde piété chez les Parisiens. Farel est surpris par une tolérance apparente de ce qu'il considère être des formes choquantes d'immoralité. En outre, il ne tarde pas à se rendre compte que de nombreuses sommités de la grande université ne sont pas tant intéressées par la religion, mais bien par les salaires et les privilèges qui vont de pair avec leurs fonctions au sein du gouvernement et de l'Église.

L'Université de Paris est un réseau de petites facultés, toutes reliées à l'Église, à divers degrés. La plus importante d'entre elles est la Faculté de Théologie, à laquelle ont enseigné beaucoup de théologiens célèbres, tels que Josse van Clichtove (mort en 1543) et Guillaume Budé (mort en 1540). Les études à l'université ne sont pas toujours faciles, en partie à cause de leur rigueur académique, mais aussi en raison du renouvellement continu du personnel.

D'une année à l'autre, les élèves peuvent bénéficier de possibilités ou d'expériences très diverses en fonction de la disponibilité d'un professeur.

L'éducation des étudiants se fait majoritairement par l'écoute ou la participation à des débats. L'importance de ces débats publics confère une importance capitale à l'apprentissage des techniques de la logique. C'est à la fois la force et la faiblesse du programme : les théologiens sont connus pour leur capacité à bien défendre la doctrine *chrétienne* en public, mais aussi pour leur capacité à bien défendre *n'importe quelle* doctrine en public. Ces théologiens n'auront pas d'impact déterminant sur la théologie de Farel. En fait, il se fera le critique des « bêtes de la Sorbonne », plus tard dans sa carrière de réformateur.

Alors que la plupart des étudiants entreprennent leurs études à Paris à quatorze ou quinze ans, Farel les entreprend en 1509 à l'âge de vingt ans. En outre, la plupart des élèves terminent leurs études en cinq ou six ans ; Farel y consacra huit années. Il recevra majoritairement les enseignements d'un bibliste vieillissant de plus en plus impopulaire : Jacques Lefèvre d'Étaples (1460-1536). Lefèvre aura une influence formatrice et durable sur Farel. Lefèvre, prêtre et érudit « humaniste », donne des conférences à l'Abbaye de St-Germain-des-Prés, à quelques pas de la cathédrale Notre-Dame et de l'Université de Paris. Lefèvre a résidé dans cette communauté spirituelle pendant plusieurs années, et maintient un lien étroit avec son supérieur, l'abbé Guillaume Briçonnet (1472-1534), lequel deviendra l'évêque de Meaux, en 1516.

L'influence durable de Lefèvre sur Farel vient de l'importance qu'il accorde à l'étude de l'ensemble des fondements de la pensée chrétienne. Lefèvre a beaucoup en commun avec l'érudit humaniste plus célèbre, Érasme de Rotterdam (1466-1536), même si les deux affichent des désaccords. Bien que Lefèvre demeure officiellement membre de l'Église catholique jusqu'à sa mort, il critiquera fréquemment les traditions héritées de l'interprétation biblique. En outre, il évoluera vers un renouveau de la piété intérieure qu'il préférera aux démonstrations pompeuses de dévotion si courantes à Paris. Par exemple, Lefèvre privilégiera la conversion et la piété personnelle au détriment de la dévotion aux saints. Sa préoccupation première sera de concentrer son attention sur Jésus-Christ, ainsi que le lui révélera sa lecture de l'Écriture. Par exemple, lorsque Lefèvre interprète les Psaumes de l'Ancien Testament, sa préoccupation majeure est de trouver l'objectif principal derrière chaque verset et chaque mot, à savoir l'annonce du salut de l'homme en Christ.

Ainsi, lorsque le jeune et impétueux Farel croise sa route, Lefèvre l'encourage à lire l'Écriture pour mieux comprendre la façon de canaliser ses énergies. Plus tard dans sa vie, Farel rapportera que Lefèvre lui disait qu'il serait témoin du « renouvellement du monde ». Avec Lefèvre comme enseignant, Farel étudie l'hébreu, le grec et la philosophie ; il suit également des cours sur les épîtres de l'apôtre Paul. À propos de Lefèvre, Farel dira plus tard : « Quant à Jacques Lefèvre d'Étaples, homme bon, je peux dire, en vérité, que, préalablement à la manifestation de l'Évangile que nous avons expérimentée à notre époque, je

ne connaissais personne comme lui, et je remercie Dieu de m'avoir donné d'essayer de marcher dans ses pas. »

Lefèvre guidera Farel tant sur le plan spirituel que sur le plan professionnel. C'est en effet grâce à Lefèvre que Farel occupera un poste de régent au Collège du Cardinal-Lemoine, après avoir obtenu sa maîtrise ès arts, en 1517. Source de soutien considérable pour le jeune maître, cela va lui donner également le temps de réfléchir plus posément à ses convictions théologiques. Ce n'est pas qu'il traite de ces idées publiquement dans ses classes ; les cours qu'il donne à ses étudiants sont probablement des cours d'initiation à la grammaire et à la philosophie. Cependant, il semble tout à fait évident que ce poste d'enseignant lui permet un temps de réflexion et de lecture. Lefèvre a ouvert la voie à Farel en lui permettant de remettre en question la piété telle que promue lors de ses jeunes années et de ses études à Paris, mais ce sont les bruits d'une révolution théologique en Allemagne qui vont l'aider à franchir le pas.

Martin Luther, moine augustin, a vécu une expérience étonnamment similaire à celle de Farel. Enseignant à l'Université de Wittenberg, Luther est, lui aussi, de nature assez remuante. Un « père » bien-aimé de la religion catholique l'encourage à lire l'Écriture. Cette étude intensive de l'Écriture oblige Luther à remettre en question l'instruction catholique, d'autant que, selon son expérience, elle finit par rendre les gens hostiles à Dieu, au lieu de les pousser à l'aimer. L'amour de Dieu n'est pas quelque chose que l'on peut s'exercer à mériter ; c'est un don attribué gratuitement au croyant sur la seule base de la mort expiatoire et de la résurrection de Jésus-Christ. La justification du pécheur ne

peut être acquise par les « œuvres, souligne Luther, quand bien même le pape en personne le décidait ». En revanche, elle est accordée au moyen de la foi, qui est elle-même un don de Christ. Aussi, lorsque le pape proclame que des « indulgences » pourront être *achetées* de façon à réduire la peine causée par les péchés dans cette vie-ci, et même après la mort, c'est, pour Luther, un outrage direct à ce que Christ a gracieusement *accordé*.

Les idées de Luther n'atteignent pas la France en une seule fois. Des rumeurs concernant son enseignement commencent à circuler peu après sa présentation des quatre-vingt-quinze thèses sur les indulgences visant à provoquer un débat public, à l'automne 1517. De surcroît, après que les rapports initiaux du moine renégat aient commencé à faire leur chemin dans les principaux cercles théologiques en Europe, le mécontentement gagne de nombreux théologiens catholiques, sans épargner ceux de la Faculté de théologie de l'Université de Paris. Luther leur apparaît tel un homme obstiné et confus... deux caractéristiques d'un hérétique. De leur point de vue, l'enseignement de Luther manque de respect à la sainte Tradition de l'Église. En outre, il représente un affront direct à l'autorité des théologiens de leur rang, c'est-à-dire ceux dûment formés et légitimement appelés à interpréter la Tradition.

Pourtant, bien que rejetées par les théologiens officiels, la théologie et la piété de Luther gagnent la faveur de personnes à Paris, comme Farel. La méfiance croissante vis-à-vis de cette piété extérieure ainsi que son étude personnelle de l'Écriture encouragent Farel à la conversion. Des décennies après les événements, Farel parlera de sa conversion dans une lettre ouverte à ceux qui l'ont

accompagné dans son changement de perspective. Pendant un certain temps, dit-il, il avait cru que le pape était le « porte-parole de Dieu ». Comme indiqué plus haut, il avait une grande foi dans les pèlerinages, les images, les vœux et la piété catholique traditionnelle. En fait, Farel écrira plus tard que longtemps sa foi en l'enseignement catholique ne faisait que s'affermir à mesure que sa lecture de l'Écriture le remettait en question. Bien que certaines pratiques allaient devenir moins importantes, il mettrait plus de temps à se débarrasser de « l'enchantement » de la messe, « à cause de l'adoration du pain et du vin », qui était si séduisante qu'elle l'a « longtemps aveuglé ».

C'est uniquement grâce à la lecture assidue et passionnée de l'Écriture qu'il vient à bout, écrira-t-il par la suite, de la « mauvaise racine de détention satanique », et qu'il voit que la messe et autre piété catholique ne figurent pas dans l'Écriture, car elles ne sont, en réalité, qu'une forme d'« idolâtrie répugnante ». En effet, à la suite d'une étude prolongée de l'Écriture et grâce à l'enseignement pur et simple qu'il y découvre, il est de plus en plus scandalisé par son altération enseignée et pratiquée dans l'Église catholique. Farel écrira que plus il étudiait l'altérité dans l'instruction, plus il détestait la doctrine de la papauté en raison de son caractère « diabolique »... et la « Sainte Parole de Dieu commença à avoir le premier lieu en mon cœur ».

Il lira l'Écriture de manière intensive pendant trois ou quatre ans avant de prendre de l'assurance. Les « mérites » humains devant Dieu, l'utilité de l'intercession des saints, la bienveillance de la papauté, le sacrifice de la messe, toutes ces choses, il les jugera défaillantes. En 1521, Farel estime

que ses seules bases solides sont désormais l'enseignement explicite de l'Écriture et la grâce de Dieu offerte gratuitement en Jésus-Christ. Fait intéressant, toutefois, et contrairement à la description de Jean Calvin concernant sa propre « conversion inattendue », au début des années 1530, Farel écrira que sa conversion s'est produite au fil du temps : « Là fut du tout ébranlée la papauté en mon cœur. »

Ce changement de convictions opérant, Farel ressent peu d'envie de continuer à enseigner au Collège du Cardinal-Lemoine. Lefèvre lui suggère alors de considérer l'intérêt à devenir prédicateur laïque dans le cadre d'un projet de réforme de l'Église, dans le diocèse de Meaux, situé à quelques lieues de là, à l'est de Paris. Guillaume Briçonnet, l'évêque du diocèse récemment nommé, a invité Lefèvre à former un cénacle de prêtres et de prédicateurs susceptible de revigorer une piété plus intime et centrée sur Christ parmi les laïcs. Briçonnet a déjà tenté de promouvoir la réforme avec le clergé de son diocèse depuis 1518, mais il est de plus en plus consterné par leur manque de volonté à améliorer l'instruction religieuse. Bien que l'évêque Briçonnet ne soit pas vraiment admirateur de Luther, il se rend bien compte de la décadence au sein de l'Église, et désire ardemment une réforme, sans toutefois rompre avec elle. Pour lutter contre l'ignorance qui nourrit l'immoralité des laïcs dans son diocèse, il cherche à promouvoir la prédication et la lecture de la Bible dans la langue du peuple. Par conséquent, il a besoin d'hommes suffisamment formés pour comprendre l'enseignement de la Bible, et aptes à bien communiquer en français.

L'équipe de Lefèvre comprend, outre sa propre personne, Gérard Roussel, François Vatable, Martial Mazurier,

Pierre Caroli et Farel. Tous ces hommes sont des prêtres et des enseignants formés à l'université, versés dans le latin, les langues et la théologie, et suffisamment éloquents en français pour communiquer au peuple. Briçonnet ira même jusqu'à demander aux plus savants d'entre eux, à savoir Lefèvre, Roussel et Vatable, de traduire des parties de la Bible latine, et de produire des textes brefs pouvant être lus en guise de sermons par ceux qui n'ont pas accès à un prédicateur régulier. Il semble que cette équipe commence à former de jeunes hommes pour servir dans les villes où se fait sentir la même soif de réforme des mœurs. Les premières tentatives de l'équipe sont très positives : elles s'avèrent être d'un grand soutien à un diocèse dont le clergé et les laïcs sont « prodigieusement ignorants ».

Farel n'est ni un prêtre ordonné ni un théologien reconnu ; il ne peut donc avoir la charge officielle d'une paroisse. En revanche, il a l'occasion de faire office de prédicateur laïque dans l'un des trente-deux postes de prédication du diocèse. Apparemment, au cours des premiers mois, Farel est heureux d'avoir l'occasion de prêcher le message de la réforme. Mais en poursuivant sa mission, il commence à ne pas se sentir à sa place. Au cours des précédentes années d'études à la fois de l'Écriture et de la théologie d'autres réformateurs, Farel s'est forgé une ferme opinion à l'égard des cérémonies et des observances traditionnelles de la piété catholique médiévale, lesquelles, selon lui, sont fondamentalement défailtantes. Réformer en douceur les mœurs des prêtres et des laïcs du diocèse est insuffisant. Selon l'avis de Farel, une réforme draconienne de l'enseignement à la base même de la pratique catholique s'impose si l'on veut assister à une véritable métamorphose.

Se contenter de ne pas froisser les sentiments des théologiens catholiques les plus conservateurs n'est pas acceptable : le cénacle de Meaux se doit de les affronter ouvertement. Or, Lefèvre et Briçonnet ne partagent pas cet avis. Selon eux, la réforme doit s'effectuer lentement et en parfait accord avec l'Église de Rome.

Bien que limité à Meaux, Farel se met à développer l'idée de réformer l'ensemble de l'Église en France. Ce qui n'est pas possible à Meaux pourrait bien se produire ailleurs, estime-t-il. Ainsi, en 1522, Farel quitte Meaux pour rejoindre sa ville natale de Gap, afin d'être une source d'édification, selon ses espérances, pour une ville qui ne connaît pas encore l'enseignement de la volonté de Dieu conforme à l'Écriture.

Sans doute Farel arrive-t-il chez lui avec grand désir de réformer sa ville. Pourtant, il n'y est pas accueilli à bras ouverts. Il souhaite prêcher librement, mais faute d'avoir professé des vœux monastiques ou reçu l'ordination sacerdotale, il n'a aucune légitimité pour prêcher. Néanmoins, il semble être disposé à partager sa compréhension de l'Évangile avec tous ceux qui souhaitent l'écouter. La plupart le congédient sur-le-champ, constatant que son enseignement est entièrement nouveau et en contradiction avec l'enseignement chrétien de rigueur. Il est bientôt obligé de quitter la ville, et condamné publiquement pour ses opinions hérétiques.

Cela dit, tout n'est pas perdu. Certes, beaucoup de membres de sa famille prennent conscience que la piété du fils et du frère qu'ils ont connue avant son départ pour Paris a changé de manière considérable. C'est alarmant pour la

plupart ; pour d'autres, en revanche, ce n'est que le début de leur découverte de ce même Évangile que Farel a compris. En outre, à la suite d'une tournée de prédications de Farel, un homme de la région, Anémond de Coct, se convertit à la cause protestante. En 1523, il quittera Gap pour intégrer l'Université de Wittenberg afin d'y étudier avec Luther. Farel et de Coct resteront en contact pendant un certain nombre d'années.

Malgré ces transformations subséquentes, la grande vision de Farel pour une réforme draconienne dans sa ville natale semble avoir échoué. Peut-être ne sachant que faire, Farel décide de revenir à Meaux, où il peut encore participer à une sorte de réforme. Mais l'évêque Briçonnet se montre encore moins enthousiaste pour l'ambitieux programme de Farel. Briçonnet, étant mal à l'aise avec l'« hérésie » luthérienne, et subissant la pression des théologiens de Paris, est de plus en plus réticent à l'idée de permettre à ses prédicateurs de prêcher leur version du message biblique « sous l'apparence de la piété ». Briçonnet sait que le simple fait qu'un prédicateur proclame un message de la Bible n'en garantit pas nécessairement son fondement biblique.

Farel prend conscience qu'il est inutile de prolonger son séjour à Meaux. Peu de temps après, il rentre à Paris pour présenter son message à de vieux amis et collègues. Privé de source de revenu stable, il vit grâce aux maigres ressources qu'il peut trouver. Bien que plusieurs de ses amis se réjouissent de l'entendre, il constate que depuis son départ, qui remonte à quelques années déjà, Paris et ses théologiens se sont laissé conquérir par une piété catholique qui encourage les œuvres ostentatoires au détriment d'un enseignement

biblique explicite. En outre, il apprend rapidement que même la réforme de Meaux a pris fin. Briçonnet tolérait, avec modération, des prédicateurs qui, selon lui, restaient dans les limites de l'enseignement catholique. Malgré cela, des théologiens catholiques conservateurs font valoir que sa disposition est considérée comme une incitation à l'hérésie et à la ruine de l'Église. Dans les mois qui suivent la dissolution de ce cénacle de prédicateurs à Meaux, plusieurs parmi ceux qui avaient précédemment œuvré à la réforme sont condamnés et persécutés.

Les portes se ferment et Farel ne peut se déplacer librement dans Paris ou dans l'une des villes environnantes. Il sait bien que ce qui vient d'être condamné à Meaux ne sera sûrement pas accueilli dans les autres centres catholiques français. Par conséquent, il quitte Paris pour la Guyenne, région située dans le sud-ouest du royaume, afin d'y trouver un auditoire favorable. Une fois de plus, il est refoulé. Le clergé régional a vite fait de trouver sa prédication offensive. Un moine est tellement furieux qu'il chasse carrément Farel de l'une des villes où il prêche.

Farel ne peut prêcher à Gap. Il ne peut davantage prêcher à Meaux. Il n'est plus en mesure de prêcher à Paris. Il lui est interdit de prêcher en Guyenne. Farel ne peut plus prêcher en France.

Pourtant, il a le devoir de prêcher.